

**Animal**

Du même auteur chez À vue d'œil :

*Les Larmes noires sur la terre*

*Juste après la vague*

*Six fourmis blanches*

*Il reste la poussière*

Sandrine Collette

# Animal



© Éditions Denoël, 2019.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0364-2

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

« J'ai dans les mains quelque chose d'épuisé. »

Roberto JUARROZ,  
*Quatorzième poésie verticale*

## PROLOGUE

*Mara*

Et ce qui déclencherait l'alerte en elle, curieusement, ne serait pas le premier soir. Le premier soir, cela lui avait paru presque normal, même si elle avait eu un hoquet de surprise sur le coup, parce qu'à cette heure-là, d'habitude, il n'y avait personne dans la forêt. En y réfléchissant, bien sûr que son cœur avait commencé à battre plus fort dès cet instant. Mais elle n'avait pas encore eu peur.

Pas le premier soir – quand elle l'avait trouvé en allant relever ses collets. Étrange, penserait-elle plus tard, au moment où cela ne servirait à rien parce que tout était déjà enclenché, et elle aurait une pointe de regret : si elle s'était tournée pour ne pas voir et ne pas entendre, si elle avait passé son chemin. Cependant, c'était fait, il n'y avait plus à revenir là-dessus, sauf à pester contre cette foutue existence qui était trop dure, et qui l'obligeait à poser ces foutus pièges à cause desquels –

Voilà, elle avait été idiote.

Rien ne s'était pris dans ses collets, pas même un rat. Ce soir encore, il lui faudrait manger des racines bouillies, des tubercules arrachés à la terre rocailleuse de cette colline du Népal et qu'elle conservait dans une caisse au fond de la cabane pour les jours maigres. Elle aurait pu manger un fruit au dessert, si elle avait eu le courage de faire les trois kilomètres qui la séparaient du village, parce qu'il y avait eu le marché ; si elle avait fouiné au moment où les vendeurs remballent, elle aurait trouvé sûrement une ou deux oranges abîmées et jetées là, pour les mettre dans ses poches. Mais avant, il y avait une heure et demie de marche pour descendre la montagne, à petits pas, à cause des chemins de caillasse qui tordaient les chevilles et cachaient les serpents mortels, et Mara n'avait pas eu l'énergie cette semaine-là, la route était trop longue, elle ne pouvait en vouloir qu'à elle-même.

Rien dans les collets, oui, misère. Pourtant elle avait été jusqu'au dernier piège, loin dans la forêt qu'elle n'aimait pas à cause des tigres. L'année passée, deux hommes s'étaient fait tuer ; leurs carcasses dévorées avaient été retrouvées

dans les taillis, traînées par les bêtes qui les y avaient dépecées tranquillement. Des hommes morts mais les tigres, il fallait les laisser. C'était la loi, ils étaient protégés. Qu'ils massacrent des gens, c'était la vie. Et depuis qu'on n'avait plus le droit de les abattre pour se défendre, ils faisaient des petits, leur nombre augmentait, ils rôdaient le soir et la nuit dans les montagnes, à l'écart des villages. Parfois Mara entendait un feulement dans les bois, derrière sa cabane ; alors elle ne bougeait plus jusqu'à l'aube, sans même entrouvrir la porte pour faire un peu d'air malgré la touffeur sous le toit en tôle. Avec le temps, elle s'était habituée. Cela avait fini par ne plus la troubler. Il fallait juste faire attention, à la nuit tombée, quand les grands fauves sortaient en même temps qu'elle, chacun pour sa pitance, elle avec ses pauvres pièges de ficelle et eux leurs yeux jaunes étrécis, leur ventre vide.

Mara avait une trentaine d'années, sans doute un peu moins, même si elle aurait été incapable de donner son année de naissance. Elle avait grandi en ville, avec ses deux frères et ses parents, dans une maison d'une pièce



en béton et en plastique, mendiant et traînant dans les rues jusqu'à ce que le manque de travail pousse son père à tenter sa chance en Inde. À ce moment-là, l'Inde, c'était une sorte de rêve : il y avait de l'emploi. On savait aussi qu'on y crevait sous les journées trop rudes, la mauvaise nourriture et les coups des contre-maîtres, les bagarres entre ouvriers, les vols, mais ça ne comptait pas. Quand on rêve, on n'entend que ce qu'on veut. Le père de Mara était parti. La fillette, sa mère, ses frères, le rejoindraient plus tard – quand il aurait envoyé l'argent pour le voyage.

Mais il n'était jamais arrivé là-bas : il avait été assassiné en route, pour mille roupies, tout ce qu'il avait en poche. L'oncle qui l'accompagnait avait réussi à s'enfuir, mais comme il avait été blessé lui-même, il n'avait pu donner de nouvelles qu'un mois après l'accident, alors que la mère de Mara croyait son mari dans une usine de couture depuis des semaines ; elle avait écouté l'oncle lui raconter la scène, un choc, un ébranlement de tout son être. Et bien sûr la piqûre de l'insecte y était pour quelque chose, personne n'en doutait, mais il

y avait eu cette annonce de la mort du père, et Mara était certaine que cela avait précipité les choses, ou alors tout avait coïncidé et c'était le destin, enfin le résultat était le même, à ce moment-là, sa mère était devenue folle – folle et apathique.

Lorsque Mara et ses frères avaient réussi à l'emmener au dispensaire, ils avaient attendu des heures assis au pied du bâtiment, qu'on la leur rende. Mais ils ne l'avaient pas revue. Les oncles et les tantes étaient arrivés au fil des jours. Une infirmière leur avait expliqué que la mère n'était pas morte, mais qu'elle ne pourrait plus s'occuper des enfants. L'insecte avait abîmé quelque chose dans sa tête et dans son sang, irrémédiablement. Elle resterait dorénavant dans un fauteuil à dormir et, quelques heures par jour, à ouvrir un regard vide sur la fenêtre de la chambre en murmurant des paroles incompréhensibles.

Alors la famille s'était partagé Mara et ses frères, comme toujours dans ces cas-là, chacun chez un oncle ou une tante à alourdir les bouches à nourrir et à courir les rues pour aider à survivre, ramassant des morceaux de

carton et de cuivre, des fils de laine, des bouts de plastique, tout ce qui pouvait se revendre pour trois fois rien. La vie avait continué sans un cri, sans une larme.

L'année de ses quatorze ans, la tante de Mara l'avait mariée avec un homme de trente ans qui venait de perdre sa femme et son bébé en couches.

Quand on est orpheline, on ne fait pas la fine bouche.

C'est lui qui avait emmené Mara dans la cabane du début des montagnes, bien au-delà de Pokhara, où il cultivait quelques légumes et élevait des chèvres. De ces chèvres, il tirait des outres. Avec lui, Mara avait appris à dépouiller les bêtes mortes pendues par une patte arrière, tirant la peau vers le bas sans jamais l'abîmer, grattant les chairs à l'aide de petites planes, ce qui l'avait fait vomir au début, à cause de l'odeur. Ils tannaient ensuite le cuir avec les écorces de pin qu'elle allait récolter à la fin du printemps, puis ils l'enduisaient de poix pour en parfaire l'imperméabilité, recousaient, glissaient une embouchure en corne à une extrémité. C'étaient les meilleures outres de la région. Mara avait vite

pris le coup de main. Malgré le dégoût, elle était habile et s'amusaient des formes qu'ils créaient ainsi, des chèvres sans tête, gonflées d'eau, d'huile ou de vin, des silhouettes distendues, peaux enflées à en craquer.

Ce qu'elle appréciait beaucoup moins, en revanche, c'étaient les nuits passées avec son époux. Elle découvrit les assauts ardents, qui la blessèrent d'abord, puis la laissèrent de marbre, puisqu'il n'y avait rien à y faire. Elle espérait toujours un surplus de fatigue pour terrasser son homme, ce qui arrivait régulièrement ; elle s'esquivaient alors à l'aube, rallumant le feu, préparant le déjeuner, chantonnait d'avoir échappé à cette sauvagerie pénible, où elle se sentait telles les chèvres du petit élevage, corps palpé, malmené, arraché. À cela, elle ne s'habitua jamais. Cela ne dura pas longtemps cependant car, un an après son mariage, Mara fut veuve.

Un groupe de truands avait décidé d'imposer un péage à l'éleveur, pour le droit d'emprunter simplement le chemin qui allait de sa cabane au village. Chaque vendredi, ils venaient réclamer leur taxe, comme ils le faisaient auprès de nombre d'habitants isolés, Mara connaissait

cette pratique, ici, c'était normal. Mais, après quelques semaines, son mari avait refusé de payer. Il les avait chassés à coups de khukuri, ce couteau guerrier courbe et redoutable, avec des cris et des grands rires fous qui les avaient impressionnés, pensait-il – jusqu'au jour où ils le cueillirent quand il allait livrer sa marchandise au village, Mara ne retrouva ni les outres ni le couteau, juste le cadavre, qu'il lui fallut ramener, veiller et brûler.

Depuis, on lui avait volé les chèvres.

Il n'y avait plus de péage, puisqu'il n'y avait plus rien.

Elle était restée quand même.

Ne voulait pas d'un autre mari, ni d'autres nuits.

La vie coulait comme un léger filet de sang. Les choses n'avaient pas tellement changé, au fond.

Mais manger était devenu compliqué. Le jardin ne suffisait pas à nourrir Mara toute l'année. Il lui arrivait de rendre quelques services au village, on la payait en riz, en légumes, en fruits quand c'était la saison. Elle s'était entraînée à manger peu, asséchant son corps, tendue par

une force nerveuse qui se contentait d'un repas par jour – c'était le lot de beaucoup d'entre eux ici. Sa silhouette fine, son visage allongé, encadré par de longs cheveux noirs et mangé par des yeux fatigués, donnaient une impression de fragilité ; sa résistance démentait, bien que Mara ait conscience de l'aggravation des petites douleurs le matin, quand il fallait se lever, et pendant les efforts les plus durs.

Tout finirait ainsi, se disait-elle. À trente ans, à quarante. De toute façon, on ne vieillissait pas beaucoup, dans sa famille.

Aussi, ce premier soir, n'avait-elle pas aussitôt imaginé que tout allait basculer à cause des gestes réflexes qu'elle venait de faire – de *commettre* serait le mot le plus juste : s'approcher sans bruit, couper la corde qui retenait le petit garçon à l'arbre, et l'emmener dans l'obscurité qui tombait.

\*

Évidemment, elle y avait pensé toute la nuit. Il ne fallait pas y retourner. Et pourtant elle y était allée le lendemain, poussée par une